

## RECENSIONES

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER, *Ugaritica II, Nouvelles études relatives aux découvertes de Ras Shamra (Mission de Ras Shamra, tome V)*, Paris 1949, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, XVI + 320 p. in-4.°, XLV planches hors-texte.

FRANK H. STUBBINGS, *Mycenaean Pottery from the Levant*, Cambridge 1951, Cambridge University Press, XVI + 112 p. in-8.°, XVIII pl., 3 cartes.

La belle publication de M. Schaeffer constitue le second des volumes consacrés aux fouilles de Ras Shamra (Ougarit), le premier ayant paru en 1939. L'ouvrage est divisé en quatre grands chapitres, dans lesquels sont étudiés successivement: la patère et la coupe en or de R. S.; les «porteurs de torques»; la grande stèle du «Baal au foudre» de R. S.; enfin, la céramique de R. S. Le livre de M. Stubbings, en revanche, n'est pas un rapport de fouilles, mais un utile essai de coordination des résultats obtenus par de nombreux archéologues dans le domaine de la céramique mycénienne. Il s'agit d'une étude de la répartition des poteries mycénienes hors de la Grèce, et M. Stubbings examine en six chapitres les documents trouvés à Rhodes et en Asie Mineure, à Chypre, en Syrie, en Palestine et en Egypte.

Si l'on rapproche ici ces deux ouvrages, c'est que le volume de M. Schaeffer contient le «Corpus céramique» de R. S., et celui de M. Stubbings une étude intitulée «Pot-Marks» (Appendice B, p. 45-52); dans les deux publications, des poteries mycénienes portant des caractères analogues aux signes chypro-minoens sont étudiées. Comme M. Stubbings n'a pas pu utiliser pour son travail le livre de M. Schaeffer, on tentera ici de donner une vue d'ensemble de la documentation existante.

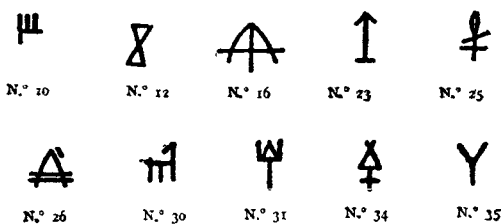
M. Schaeffer, dans ses *Missions en Chypre* (Paris 1936) a, le premier (cf. déjà *Syria*, XIV [1933], p. 101 sqq., p. 104, n. 1), attiré l'attention sur les signes que l'on trouve parfois peints sur la base de poteries mycénienes, provenant de Chypre ou de Syrie notamment. Après Casson, Persson et Daniel, M. Stubbings reprend l'étude des *signes peints*—probablement avant cuisson—, en s'attachant particulièrement à la forme des poteries et à leur chronologie. On trouve ainsi aux pages 46-48 de son livre la liste de 33 signes figurant sur des poteries trouvées à Chypre même, avec d'excellentes reproductions et une bibliographie à jour. Mais la liste des poteries originaires de Syrie (p. 48) doit maintenant être révisée et complétée d'après la publication du «Corpus» de M. Schaeffer.

Nos. 1 et 2: *Ugar.* p. 152-153 (fig. 58, 14). Cruches de Minet-el-Beida da-

técs par M. Schaeffer de l'Ugarit Récent 3 (1365-1200).—N.° 3: *Ugar.* p. 150-151 (fig. 57,7). Même origine, même date.—N.° 4: *Ugar.* p. 214-217 (fig 89 et 90,2). Hydrie de R. S. datée selon l'éditeur «de la période finale de l'Ugarit Récent II (1450-1365)».—On ajoutera maintenant à cette liste.: N.° 5, *Ugar.* p. 164-165 (fig. 64,9), vase mycénien de R. S. portant un signe peint sur le fond en forme d' *H*; fin de l'Ugarit Récent II ou début de l'Ugarit Récent III.—N.° 6, *Ugar.* p. 188-189 (fig. 76,5), cruche de R. S. portant à la base de l'anse un signe analogue en forme de *T*, Ugarit Récent II.

M. Stubbings a limité son étude aux signes *peints*, laissant de côté les signes *incisés*, avant ou après cuisson, pour la raison que les signes du second groupe n'indiquent rien pour le lieu d'origine des poteries (p. 45). Étant donné que le «Corpus» de M. Schaeffer contient un assez grand nombre d'exemples de caractères appartenant à la seconde catégorie, il paraît cependant utile d'en donner ici un classement sommaire (toutes les références proviennent des *Ugaritica* II).

A. *Signes incisés avant la cuisson.*—1) Fonds de vases. N.° 1: p. 138-139 (fig. 51, 19), Minet-el-Beida, signe en forme de  $\Lambda$ ; N.° 2: p. 180-181 (fig. 72,8), R. S; N.° 3: *ibid.* (fig. 21-22); N.° 4: p. 228-229 (fig. 96,1 a), R. S.; N.° 5: *ibid.*, 1 d; N.° 6: *ibid.* (1 i); autres signes peu caractéristiques *ibid.* (1 b, c, e, f, g, h). 2) Sur le corps du vase. N.° 7: *ibid.* (fig. 19), M. B. 3) Sur l'anse du vase. Nos. 8, 9, 10, 11, 12: *ibid.* (fig. 25, 26, 27, 13, 17), M. B. et R. S.; Nos. 13 et 14: *ibid.* (fig. 6) et p. 190-191 (fig. 77,9), R. S. 4) Tessons et fragments. N.° 15: p. 228-229 (fig. 96,3 et 21), R. S; N.° 16: *ibid.* (fig. 22), R. S.; N.° 17: *ibid.* (fig. 14), R. S.; N.° 18: *ibid.* (fig. 4), R. S.; N.° 19: *ibid.* (fig. 15), R. S.



B. *Signes incisés après cuisson.*—Ils figurent tous sur des anses. Nos. 20 à 31: p. 154-155 (fig. 59, 1 a, etc.), anses de vases mycéniens (hydries ou vases à étrier) de M. B., Ugarit Récent III. Quelques remarques sur les signes les plus intéressants: N.° 23 (1 e), correspond au signe chypro-minoen I: 11 de J. F. Daniel (*Amer. Journ. of Archaeol.*, XLV [1941], p. 279 sqq.), avec la forme du chyprite classique *ka* déjà attestée en chypro-minoen par le signe 1 de la boule d'Enkomi «g» (cf. O. Masson, dans C. F. A. Schaeffer, *Enkomi-Alasia*, I, Paris 1952, p. 402). N.° 24 (1 f), comparer les signes I:6, II:5, III:4 de Daniel, *l. c.*, et les anses de Kourion portant le même signe, nos 24-25, Daniel, *l. c.*, p. 274-275. N.° 26 (1 h), même signe (sans le petit trait à droite) que sur la grande inscription d'une anse d'Enkomi, signe 4 (O. Masson, *l. c.*, p. 406). N.° 30 (1 i), signe nouveau qui paraît une variante (avec trait adventice à droite) du signe I:36 a de Daniel, notamment sous la forme du N.° 38 de Kourion, anse incisée, Daniel *l. c.*, p. 274-275. N.° 31

(1 b), le même signe se retrouve sur l'anse d'une hydrie mycénienne de M. B., p. 156-157 (fig. 60, 20) et pourrait être une variante du signe II:19 a de Daniel, dans lequel les deux traits verticaux se prolongent jusqu'en bas.

N.° 32: p. 160-161 (fig. 62, 4), R. S., signe II:9 de Daniel. N.° 33: p. 144-145 (fig. 54, 15), M. B., signe II: 6 de Daniel. N.° 34: p. 152-153 (fig. 58, 15), M. B., signe II:10 a de Daniel. N.° 35, *ibid.*, second signe, à comparer avec I: 46 et III:8 de Daniel.

On voit que le recueil de M. Schaeffer est assez riche en exemples de signes chypro-minoens, surtout de signes incisés. L'apparition de ces caractères sur les poteries de Ras Shamra et Minet-el-Beida pose des problèmes. Dans certains des cas signalés plus haut, en laissant de côté les signes peu caractéristiques en forme de +, de H, de V, etc., on retrouve des signes plus complexes, qui sont clairement apparentés aux signes chypro-minoens proprement dits. En ce qui concerne les signes *peints* avant cuisson, on admet maintenant en général qu'ils constituent une preuve supplémentaire de l'origine chypriote, quand ils figurent sur des objets trouvés à Chypre, et dont le style est considéré comme indigène: cette hypothèse formulée en premier lieu par M. Schaeffer est admise par M. Stubbings, malgré les doutes de J. F. Daniel (p. 51). Mais pour les signes peints relevés sur les poteries syriennes, M. Stubbings est très réticent: il ne pense pas qu'une origine chypriote puisse être démontrable dans tous les cas (p. 52). Enfin, comme il l'indique plus haut (p. 45), les signes *incisés* «cannot be used as evidence of where the pots were made».

Cependant il faut remarquer que l'on trouve à R. S. comme à Chypre des signes peints, aussi bien que des signes incisés. Les pièces du groupe syrien peuvent représenter des poteries chypriotes importées en Syrie, ou bien des fabrications locales dues à des potiers chypriotes installés sur la côte syrienne. Les deux hypothèses ont déjà été formulées. En 1936, dans *Syria*, XVII (1936), p. 148, M. Schaeffer écrivait: «Nous sommes enclins à admettre que les Chypriotes vivant dans le quartier du port de R. S. Ugarit avaient établi sur place un atelier céramique, où l'on fabriquait les types de vases que ces étrangers étaient habitués à utiliser.» En 1948, dans l'introduction de son «Corpus», l'archéologue admet l'importation: «...on y faisait usage d'une quantité exceptionnelle de poteries importées de l'île voisine de Chypre...» (p. 132), et la fabrication locale (p. 134); de même plus loin, hypothèse de «l'existence à Ugarit d'ateliers fabriquant de la poterie mycénienne» (p. 232). En revanche M. Stubbings, qui admet la présence d'une colonie mycénienne (p. 71), croit à l'importation plutôt qu'à la fabrication locale (p. 87). De toute façon, il demeure extrêmement probable que tous les signes relevés sur cette céramique syrienne, qu'ils soient peints ou simplement incisés, appartiennent, sinon à une seule écriture chypro-minoenne, du moins au groupe de ces écritures, tel qu'il a été défini dans la magistrale étude de J. F. Daniel (Daniel, *l. c.*, p. 252-270 répartit les caractères appelés de façon globale «chypro-minoens» en six classes, selon les objets sur lesquels ils se trouvent).—Olivier Masson.

OLIVIER MASSON, *Nouvelles inscriptions en caractères chypro-minoens*, tirada aparte de C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia*, I, *Nouvelles Missions en Chypre* 1946-1950, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1952. p. 391-409.

He aquí un trabajo sumamente interesante que subraya la continuidad entre la escritura minoica y el silabario chipriota perfectamente conocido por documentos en griego de época plenamente histórica. El autor, después de referirse a los descubrimientos de Evans en 1895, recoge nuevos hallazgos de los últimos quince años que confirman la continuidad de la escritura desde la época minoico-micénica hasta la del silabario chipriota. Algunas observaciones hace Masson muy justificadas: la de que no tenemos una colección cómoda y moderna de todas las inscripciones en escritura chipriota, que hay que tomar siempre con gran precaución la atribución de valor fonético a los signos, y más que muchas veces no se está en condiciones de afirmar si se trata de variantes de un signo o de signos diferentes; finalmente, que la identidad de escritura no prueba identidad de lengua. No sólo son diferentes el «minoico» y el eteochipriota, sino que parece ser distinta, como ya afirmaba J. F. Daniel, la de las inscripciones chipro-minoicas de la Edad del Bronce.

Después de estas observaciones, pasa Masson a estudiar cinco bolas de arcilla inscritas, descubiertas en Enkomi por la Misión Schaeffer, y las estudia junto con otras cinco halladas en el mismo lugar por los excavadores ingleses en 1896. De modo práctico Masson procede a leer estas diez bolas (designadas con las letras de *a* a *k*) y otros documentos (*l* y *m*). Ofrecemos a continuación una copia de las lecturas de Masson, en las cuales los números se refieren a los de la lista de Daniel.

a) 44-mu-57 pa-42/43-ke-si-lo (Evans, *Scripta Minoa* I, p. 70, fig. 37, 1).  
 b) a/e si-pa-su (ibid., fig. 37, 3). c) me/ru-lo-ma-57-sa-to (Persson, *Bull. de corr. hell.* LXX, p. 445). d) si-ta-a/e (ibid.). e) a/e-35(?) -ta-57-ku-se(?) -? (ibid.). f) ku-81-lo  $\begin{matrix} \text{III} \\ \text{I} \end{matrix}$   $\begin{matrix} \text{V} \\ \text{X} \end{matrix}$ . g) ka-sa-to ti-28-82-83-28  $\begin{matrix} \uparrow \\ \vee \\ \lambda \\ | \\ \uparrow \end{matrix}$   
 $\begin{matrix} \text{I} \\ \text{C} \\ \Delta \\ \text{I} \end{matrix}$  . h) ti-42/43-50/51-so-42/43  $\begin{matrix} \uparrow \\ \text{I} \\ \text{X} \\ \pm \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$ . i) u-ta-su a/e  $\begin{matrix} \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$   
 $\begin{matrix} \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$ . k) ja(?) -so(?) -to ja(?)  $\begin{matrix} \text{O} \\ \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$   $\begin{matrix} \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$  . l) (asa de cántaro): te-me/ru-87-88-ko-a/e  $\begin{matrix} \cup \\ \times \\ \text{I} \\ \Delta \\ \text{I} \\ \text{I} \end{matrix}$ . m) (sello): 89-me/ru  $\begin{matrix} \sim \\ \cdot \\ \text{I} \end{matrix}$  .

Con unas breves y prudentes observaciones termina este trabajo de Olivier Masson, cuya importancia es grande al establecer un verdadero enlace entre el sistema del segundo milenio y el silabario chipriota histórico. Quienes somos partidarios de la continuidad en este punto saludamos con satisfacción la publicación presente.—Antonio Tovar.

A. J. VAN WINDEKENS, *Le pélasgique. Essai sur une langue indo-européenne préhellénique*. Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique (Bibliothèque du «Muséon», vol. 29). Publications Universitaires, Institut Orientaliste, Louvain 1952, pp. XII + 179.

Un giudizio complessivo su un libro dal titolo così interessante da parere equivoco, non interessa direttamente i lettori di *Minos*. Ad essi interessano i progressi degli studî sulla Grecia preellenica, non in sé, ma in quanto le

loro conclusioni influiscano a loro volta sulle faticose indagini intorno ai monumenti minoici, in quanto siano per esse punti di appoggio su cui costruire. Nel caso presente si tratterebbe di decidere se la nozione di una lingua preellenica, ma già indeuropea, detta 'pelasga', dà queste garanzie. Costruzioni che possono essere eleganti ma sono certamente fine a se stesse rimangono fuori questione. Ma anche nei limiti della ricostruzione di una nuova lingua indeuropea, i risultati del lavoro sono a mio parere negativi. Il meccanismo mentale che presiede a queste certezze è stato da me descritto altra volta (*Studi etruschi*, XVII, 1943, p. 359-362): «La parentela delle lingue indeuropee è una delle maggiori conquiste della scienza del secolo XIX. La nozione di una lingua comune che ne deriva poggia sopra questi tre elementi e appunto dalla coesistenza dei tre elementi ricava la sua solidità: 1. Testi.—2. Evidenza di confronti.—3. Costanza di rapporti fonetici che giustificano altri confronti, non evidenti.

I fatti storico-culturali che questa unità di lingua presuppone, possono non interessare il linguista fino a tanto che questi opera nel chiuso recinto dei testi, delle somiglianze evidenti, delle somiglianze giustificate. Ma questa unità di cultura, queste vicende complesse, come sfondo o contorno dei fatti linguistici, esistono. E quando i dati di fatto linguistici sono lacunosi come nel caso delle iscrizioni paleovenete o leponzie, è chiaro che l'importanza dell'ambiente e dei concetti storico-culturali che le affiancano, cresce in proporzione. Quando, come nel problema del sostrato pregreco, i testi mancano del tutto, il lato storico-culturale acquista importanza pregiudiziale ed essenziale.

Il problema pregreco pone dunque questi quesiti: 1. Se la Grecia è sempre stata indeuropea: a) degli stessi indeuropei che l'hanno abitata in tempi storici; b) di altri indeuropei.—2. Se la Grecia è stata in un primo tempo estranea al mondo indeuropeo e quali sono le tracce linguistiche di questo mondo preindeuropeo.

Se io non ho il senso storico-culturale del problema, è inutile che io lo affronti: dove non sono testi, l'indagine puramente linguistica non opera. Gli elementi determinanti della ricerca sono infatti: da una parte la supposizione che i luoghi di origine degli indeuropei siano stati in una regione diversa dall'Egeo perchè più centrale rispetto alle migrazioni di tutti gli altri popoli indeuropei; dall'altra la constatazione che nell'Egeo c'è una civiltà caratteristica, che mostra una certa forza di espansione in direzione opposta a quella delle migrazioni indeuropee. Solo perchè sussistono questi indizi di carattere pregiudiziale, acquista un peso il fatto che il patrimonio linguistico greco non è omogeneo e si sottrae in parte alle conseguenze dell'indagine dei testi, alla estensione coerente del principio delle connessioni evidenti e della loro costanza.

Fin dal 1896 Paul Kretschmer (nella sua *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*), poneva così il principio delle ricerche pregreche e dava larga parte agli elementi non indeuropei del Bacino dell'Egeo. Le scoperte ulteriori lo conducevano nel 1925 (*Glotta*, XIV, 1925, p. 300 sgg.) a rendere il rapporto un po' più complesso, a distinguere non più una doppia ma una triplice stratificazione e ad allineare così i concetti di indeuropeo,

protoindeuropeo e preindeuropeo. Il concetto di protoindeuropeo lumeggiato dalla forma  $\tau\upsilon(\delta\alpha\rho)$  — a quanto pare corrispondente a quella indeuropea di *din-* 'giorno' —, e in relazione a questa dalla contrapposizione dei  $\tau\upsilon\delta\alpha\rho\acute{\iota}\delta\alpha\iota$  protoindeuropei e dei  $\Delta\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\upsilon\rho\omicron\iota$  indeuropei, implica una genealogia complessa per cui una prima diramazione di protoindeuropei si sarebbe compiuta in età remota mentre gli altri indeuropei rimanevano nelle sedi originarie. A questa genealogia il Kretschmer è rimasto fedele e in un lavoro recentissimo (*Glotta*, XXX, 1943, p. 84 sgg.) ha fatto corrispondere anche una stratificazione archeologica. La civiltà neolitica della ceramica a nastro corrisponde alla espansione dell'elemento protoindeuropeo, mentre l'elemento indeuropeo propriamente detto discende da civiltà neolitiche di origine più settentrionale. Un inquadramento storico-culturale di indubbia solidità presuppone così il Kretschmer per gli indizi (non si possono chiamare veri fatti linguistici), che all'interno del sistema linguistico greco si hanno, di elementi non propriamente greci. 'Pelagico' nel sistema del Kretschmer è un caso particolare del concetto di 'protoindeuropeo'.

Nessuna obiezione di natura pregiudiziale si può fare al procedimento del Kretschmer: di fronte al quale si rimane esitanti solo per lo schema finale che impone alla nostra immaginazione i due tempi così rigidamente rappresentati della separazione di una prima famiglia indeuropea dall'intero gruppo delle famiglie linguistiche indeuropee storicamente conosciute.

Del tutto diversa è la posizione di V. I. Georgiev (*Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur, ihre Herkunft und ihre Sprache*, Sofia 1937), il quale parte dal proposito di dimostrare la presenza di un pregreco indeuropeo in Grecia, che egli appunto chiama pelasgo. Poichè egli non considera il problema storico-culturale dell'ambiente egeo, il peso e l'onore della dimostrazione riposano solo su fatti linguistici. A questa prova il Georgiev si è preparato con riflessioni metodiche approfondite. Egli ha sottolineato la legittimità di confronti 'non evidenti' (*Vorgriechische Sprachwissenschaft*, I, Sofia 1941, p. 59 sgg.) richiamandosi alle spiegazioni normali e universalmente accettate delle parole armene, e dall'altra parte dimostrando l'impossibilità di presentare connessioni indeuropee, sia pure a prezzo delle connessioni meno evidenti, quando si operi sopra materiali tratti dalle lingue basche o caucasiche. Egli si è assicurato un'ottima base di difesa sul terreno strettamente tecnico delle corrispondenze fonetiche.

Il problema però non è un problema di possibilità e di verisimiglianza. Quando noi, per spiegare lo svolgimento e la forma definitiva delle parole armene, ricorriamo a complesse equivalenze fonetiche, non lavoriamo su possibilità o verisimiglianze, ma su tre certezze: l'esistenza di testi definiti e accettati come armeni, l'esistenza di significati precisi e di connessioni evidenti, un numero enorme di connessioni è vero non evidenti, ma solidamente inserite in una tradizione e in un sistema di corrispondenze costanti.

Inversamente nel basco e nel caucasico abbiamo lingue altrettanto fondate su testi, su tradizioni e individualità particolari, su una evidente non-parentela, su evidenti non-legami, per cui a priori nessuno ora si attenda a far confronti.

Questa definizione perentoria, tuttora valida a dieci anni di distanza,

non infirma *due* aspetti del libro del Van Windekens: il nome 'pelasgo' che è legittimo in sé, purchè convalidato da una convenzione terminologica, e l'esistenza di qualcosa di preellenico che *non* deve essere necessariamente preindeuropeo. Va poi dato atto al Van Windekens, che, a differenza del Georgiev, egli non nega uno strato preindeuropeo.

Tuttavia il Van Windekens avrebbe dovuto tener conto degli *Studi Etruschi*, raccolta autorevole e conosciuta in tutto il mondo, e prender posizione sulla necessità di considerare: *a*) che l'opposizione di indeuropeo e non-indeuropeo va attenuata con la nozione geografica di una *fascia* (e con quella cronologica di una *fase*) 'peri-indeuropea' (*Studi Etruschi*, XVII, 1943, p. 366); *b*) che le prime correnti indeuropee potevano essere, oltre che soprafatte e sommerse, assorbite e viventi in correnti indeuropee successive (*ibid.*, p. 367).

Questo il Van Windekens non ha fatto, e il bilancio del libro, fondato sull'etimologia di 67 parole greche, si riassume così:

Un primo gruppo di parole (7) mostra il suffisso *-inthos*. Il carattere indeuropeo dovrebbe essere provato attraverso l'analisi delle vocali precedenti: altro è una base di partenza *-ent-*, *-ont-* che ci porta nella sfera dei participi, altro è *-inth-* (*-unth-*) che rimane isolato. *Κόρινθος* favorisce una interpretazione mediterranea anche della prima parte di *κορυφή* considerata dal Van Windekens (p. 106 sgg.) come 'pelasga'.

Un secondo gruppo di parole (5) mostra per la derivazione o la radice una struttura non indeuropea: fra queste, per la famiglia di *αἴσακος* vorrei vedere smentita la contrapposizione nella coppia di fiumi gemelli *Αἰσών*—*Λεῦκος* che giustifica il valore *preindeuropeo* di «scuro» (*Studi Etruschi*, V, 1931, p. 299 sgg.); per *βάτραχος* all'interno del greco, per *μόλυβδος* nei confronti del latino *plumbum*, sarebbe necessario un minimo di stabilità fonetica; per *κυβερνάω* e *βασιλεύς* occorrerebbe un minimo di evidenza morfologica.

Un terzo gruppo (9) urta contro equivalenze fonetiche offensive: *ασ-* di *ἄσλλα* con la radice *wogh* 'portare'; *βραβεύς* con la radice *mrow* 'parlare'; *δαίμων* con la radice *dhoi/dhy* 'segno'; *θέλυμνα* con la radice *tel* 'stendere'; *καθαρός* con una radice *skeu* 'accorgersi'; *κεδνός* confrontato con un tipo greco *πόθος* 'desiderato'; *κίνδυνος* con la radice *g<sup>w</sup>hen* 'colpire'; *ῥοιος* con la base *yus* del latino *jus*; *χρόνος* con la radice *(s)qer* 'tagliare'. Queste nove connessioni vanno nettamente respinte.

Un quarto gruppo (4) presuppone connessioni indeuropee *post-elleniche* e cioè l'arrivo in Grecia di correnti che non conoscono consonanti aspirate o cambiano la *o* in *a*. Tali *κεβ(α)λή* rispetto a *κεφαλή*; *ἀμέσω* *ᾠμοπλάται* di fronte a *ᾠμος*; *ἄμβων* rispetto a *ἄμφαλός*; e anche *ἄστυ* dalla radice *wes*. Su queste due ultime ho già espresso un'opinione a proposito del Georgiev (*Studi Etruschi*, XVII, 1943, p. 365).

Un quinto gruppo (1) è costituito dal solo *κλίνδω*, che, nonostante qualche difficoltà, si può ricondurre, secondo la consuetudine, alla radice indeuropea *k<sup>w</sup>el-* del greco comune.

In un sesto gruppo (3) metterei le forme che fanno più impressione: *πύργος* che può essere spiegata come contaminazione di una prima ondata

indeuropea con la famiglia mediterranea di *Parga/Barga* (*Studi Etruschi*, XVII, 1943, p. 365); ἄφ(ε)νος 'beni' che ricorda il sanscrito *apnas* con la consonante labiale aspirata (per effetti mediterranei), e soprattutto la forma σῶς. Accanto a ῥς che rappresenta lo svolgimento normale comune al greco, all'armeno, all'iranico, un'isola di resistenza della *s-* iniziale in una parola di chiara origine indeuropea identica, salvo in questo particolare, alla parola ellenica, giustifica l'ammissione di un'ondata indeuropea arcaica. Questa però è stata completamente assorbita nella tradizione linguistica greca, non giustifica naturalmente una lingua venuta autonoma, rimasta completamente autonoma, e alla fine completamente spenta.

Trentotto parole si sottraggono a qualsiasi discussione seria, non solo ai fini di costruzioni ulteriori, ma anche a quelli di una stratificazione interna della Grecia. Fra queste alcune importanti, come θίασος, ὄνος, παρθένος, ῥόδον, τύρσις. Il grado di maggiore o minore probabilità mediterranea rappresenta in molte di queste una risposta assai più razionale che le mere possibilità pelasgiche.

Il fatto di ammettere una regione pelasga dall'Italia settentrionale all'Asia Minore (p. 154) e la distinzione di un'area pelasgica orientale caratterizzata dai suffissi con *-nd-* in confronto di quella occidentale con *-nth-* (p. 19) non consolida certo la nozione così configurata di uno strato e di una tradizione linguistica 'pelasga' da confrontare con la greca o l'italica, ed ancor meno ci offre nuove basi od appigli per ricerche linguistiche egee.—*Giacomo Devoto.*

ARTHUR J. EVANS, *Scripta Minoa. The Written Documents of Minoan Crete with Special Reference to the Archives of Knossos*. Vol. II: The Archives of Knossos. Clay Tablets Inscribed in Linear Script B edited from Notes, and Supplemented by JOHN L. MYRES. Oxford, At the Clarendon Press, 1952, págs. VIII + 114 (+ 144), tavv. XIV-XCVII, £ 10.10s.

Pubblicando nel 1909 il primo tomo di *Scripta Minoa*, Sir Arthur J. Evans annunciava che avrebbe raccolto in due successivi volumi il corpus delle epigrafi lineari delle classi A e B. Altre cure lo distolsero dal portare a termine questa fatica, e dopo la sua morte, avvenuta nel 1941, è spettato a Sir John L. Myres il compito di raccogliere e completare i materiali e le annotazioni dell'Evans.

Dopo la magistrale edizione di Giovanni Pugliese Carratelli, apparsa nel 1945, non vi era più motivo di pubblicare i testi della lineare A secondo il lavoro fatto dall'Evans, tanto più che, come avverte il Myres, le sue trascrizioni coincidono quasi sempre con quelle dello studioso italiano (le osservazioni su questo sistema grafico e sul contenuto delle tavolette appariranno più tardi, e se ne è già visto un interessante saggio in *Minos*, I, 1951, pagine 26-30). Urgente restava invece la necessità di un corpus dei documenti in lineare B trovati a Cnosso, tanto più che essi appartengono a una fase grafica più progredita della lineare A e sono quindi il materiale che meglio si presta ad avviare indagini ermeneutiche. Tale corpus ci dà ora appunto



il Myres in questo volume splendidamente edito dall'Oxford University Press.

Dopo un capitolo sull'uso delle tavolette d'argilla come materiale scritto in Creta, sulla tecnica dell'incisione ecc. (pagine 1-3), viene esaminato il segnario lineare minoico (pagine 4-36). Seguono la descrizione e il commento del materiale epigrafico cnossio, di cui vengono esposti la provenienza e il contenuto, con copiosissime osservazioni di carattere ermeneutico, e infine una breve discussione del problema linguistico e dei possibili rapporti della lingua e delle scritture minoiche con quelle di altre zone del mondo mediterraneo (pagine 37-74). Si dà quindi una completa classificazione dei testi secondo il loro apparente contenuto, dovuta ad Alice E. Kober (pagine 75-89), la concordanza dei vari sistemi di numerazione delle tavolette presso i diversi autori (pagine 90-92), la concordanza della numerazione dell'Evans con quella dell'inventario del Museo di Herakleion accuratamente riscontrata da Emmett L. Bennett Jr. (pagine 93-101), una serie di note critiche sulle trascrizioni dell'Evans (pagine 102-111). Dopo l'indice per materie (pagine 112-114) seguono in pagine non numerate il glossario e il segnario, quindi la raccolta delle epigrafi cnossie della lineare B in trascrizione, con molte aggiunte e correzioni del Bennett, e infine le tavole fuori testo con la riproduzione fotografica dei documenti.

Come si vede da questa rapida descrizione del contenuto, il volume consta di varia materia, per altro quasi sempre attinente allo scopo principale dell'opera, e cioè all'edizione dei testi di Cnosso in lineare B. Un giudizio complessivo sull'opera consiste dunque nel valutare se tale scopo è stato raggiunto. E mi pare che non si possano avere dubbi sulla risposta: questo corpus epigrafico cnossio è ben lontano da quell'edizione definitiva di cui l'ermeneutica ha bisogno, ma segna certo un gran passo avanti nella preparazione di tale indispensabile strumento di lavoro e (su questo bisogna insistere per evitare fraintendimenti) rappresenta quanto di meglio il Myres poteva fare nelle circostanze in cui ha portato a termine il suo difficile e ingrato compito.

Difficile e ingrato perché ha dovuto mettere insieme materiali vecchi e nuovi in un tentativo di fusione che non sempre poteva riuscire, perché ha dovuto rispettare per necessità tecniche certi criteri ormai superati, perché per forza di cose non ha potuto collazionare le copie con gli originali. Il lavoro è stato fatto in epoche diverse e da mani diverse, e non stupisce quindi che il volume risulti piuttosto disorganico.

Non di tutti i documenti si ha la riproduzione fotografica, né tutte le fotografie sono leggibili, sicché in molti casi bisogna affidarsi al disegno dell'Evans, che non sempre è accurato, e in altri al disegno dell'editore, che a sua volta ha lavorato su fotografie: ed è inevitabile che spesso l'esame dell'originale smentisca la trascrizione data in questo volume, come si rileva per es. controllando i disegni con l'indice minoico del Bennett, che ha potuto fare moltissime autopsie nel 1950.

La disposizione del materiale epigrafico e delle relative note rende la consultazione quanto mai malagevole. Le tavolette ebbero dall'Evans una numerazione basata su criteri molto eterogenei: dapprima secondo il punto

di ritrovamento, poi secondo caratteri del testo, e in parte senz'alcun ordine apparente. E a tale infelice numerazione il Myres era inevitabilmente legato dalle tavole fuori testo, preparate già da gran tempo, sicché anche i disegni delle tavolette sono ordinati allo stesso modo, ed è già una fortuna che accanto a ciascun numero dell'Evans sia collocato il riferimento alla classificazione della Kober. Comunque, la consultazione si risolve in una vera ginnastica: per es. studiando l'iscrizione 1517 bisognerà andare a pagina 77 per sapere quali sono i testi di struttura affine (e cercarli poi qua e là), occorrerà guardare a pag. 105 per vedere se vi siano note critiche all'edizione dell'Evans, si dovrà fare un salto in avanti di una ventina di pagine per accertare se esistano integrazioni del Bennett, si dovrà indietreggiare fino a pag. 100 per sapere il numero d'inventario che la tavoletta ha nel Museo di Herakleion, e via dicendo.

Il glossario presenta frequentissime discrepanze rispetto al testo dei disegni e comunque è già completamente superato dall'ottimo indice pubblicato dal Bennett, che fra gli altri pregi ha anche quello di tener conto di un migliaio di frammentini che non compaiono in questo secondo volume di *Scripta Minoa* e che pur offrono qualche importante indicazione.

Un punto su cui mi piacerebbe insistere per future pubblicazioni del genere è quello del grado di cottura delle tavolette, che nessun editore indica specificamente. Il Pugliese Carratelli si è limitato ad osservare che «di fronte ad alcune tabelle assai ben cotte si sarebbe indotti a ritenere, che a H. Triada i documenti venissero resi inalterabili sottoponendoli ad una regolare cottura piuttosto che lasciandoli disseccare al sole, come sembra si facesse invece nel palazzo di Cnosso, nell'ultimo periodo. Ma molti esemplari divergono fortemente tra loro per il grado di cottura (diverso, in qualche caso, anche in uno stesso pezzo), che ha dato alle tabelle colori vari, dall'ocra al rosso, al nero di carbone» (*H. Triada*, col. 435-436). Per quelle scoperte a Pilo nel 1939 si sa che «they were probably only sundried and not baked at first, and more or less uniform in appearance» (E. L. Bennett Jr., *Yale Scientific Magazine*, XXV, 5, New Haven Conn. 1951, pag. 11). Il Myres, sostenendo che le tavolette cretesi eran quasi tutte semplicemente seccate al sole, rileva che «among the tablets in Script B, however, from the Later Palace at Knossos, a few, of exceptionally crisp texture, have evidently been deliberately and thoroughly baked. They were thought by A[rthur] E[ Evans] to be contemporary with at least the later series in Script A which show a similar fabric; but their writing is wholly in Script B, though unusually careful» (pag. 3). La maggior accuratezza della scrittura sarà probabilmente dovuta alla stessa ragione per cui si procedeva alla cottura, e cioè perché si trattava di documenti di maggior importanza, destinati a conservazione più lunga di quella delle tavolette seccate al sole e che poi venivano rimpastate e riutilizzate; l'unico esempio di indubbia cottura citato dal Myres è l'epigrafe 872, in cui la contabilità si riferisce a teste di bue, che ricordano quella argentea con corna ricoperte d'oro rinvenuta nella tomba quarta di Micene, e ad una coppa di forma identica a quella delle mirabili coppe auree di Vafio: sicché mi pare verosimil che si tratti di offerte o transazioni che, per il loro alto valore, si riferivano a un periodo più lungo del consueto,

di modo che la tavoletta non era destinata a venir distrutta insieme alle altre. Sarà utile, in futuro, indicare anche il modo e il grado di cottura delle singole tavolette, perché ciò può aver rilevanza anche ai fini erme-  
neutici.

La parte dedicata ai segni minoici, alla struttura dei gruppi, al possibile significato dei testi contiene gran numero di importanti osservazioni, sulle quali però sarà opportuno esprimere un giudizio dopo aver visto anche i nuovi documenti di Pilo e di Micene tuttora inediti.—*Emilio Peruzzi*.

MICHAEL VENTRIS-JOHN CHADWICK: «Evidence for Greek Dialect in the Mycenaean Archives», *The Journal of Hellenic Studies*, LXXIII (1953), London, 1953, pp. 84-103 (Index, pp. 208-209).

Estaba a punto de ser tirado el presente fascículo de MINOS cuando ha aparecido este estudio, de tal importancia que pide se dé inmediatamente cuenta, aunque no sea más que con una somera indicación (a lo cual nos obliga la necesidad de no retardar más la publicación del fascículo, y por lo demás, mientras de una parte la difusión del *Journal of Hellenic Studies* puede dispensarnos de un amplio resumen informativo, por otro lado un examen crítico se deberá hacer con más calma, y podrá hacerse, sobre todo, cuando sean editadas las muchas nuevas inscripciones encontradas recientemente en Pilos y Micenas).

Nadie podrá negar que el trabajo de Ventris y Chadwick inicia una nueva fase de la investigación hermenéutica sobre las inscripciones con escritura lineal B (e indirectamente, sobre las de lineal A). Pero si por desciframiento no se entiende la meta última, sino el estudio que abre de manera decisiva el camino hacia una interpretación total, por nuestra parte no vacilamos en decir que Ventris y Chadwick han realizado el desciframiento de los textos en lineal B. Y esto por las mismas razones que ellos indican en la página 90: «that the results so far yielded by this transliteration are too numerous to be attributed to pure coincidence» y «that it would be very difficult for any system of values to yield a comparable mirage of Greek forms, however uncertain in its outlines, if the language was in fact a totally different affinity». A la prueba derivada de la amplitud y evidencia de los resultados, añádase ahora la confirmación ofrecida por una inscripción recientemente encontrada en Pilos (y de la cual Ventris nos ha proporcionado amablemente dibujo y traducción provisional), la cual ofrece un texto que viene a tener la misma función que una bilingüe y ofrece la certeza de que, en sustancia, Ventris y Chadwick han recorrido el buen camino.

No hay necesidad de subrayar la excepcional importancia de un trabajo que abre de golpe a las investigaciones históricas y en especial lingüísticas, textos de los siglos XV-XIII a. C. en griego o en un idioma estrictamente afín, y que mediatamente servirá para penetrar las inscripciones en lineal A, restituyéndonos acaso una lengua del sustrato mediterráneo del que hasta ahora no se conocen sino míseros e inciertos restos. Y si el contenido de los epígrafes en lineal B es más bien miserable, esto no puede menos de

hacer aún más digna de admiración y de aplauso la afortunada fatiga de los descifradores, tan bien lograda no obstante las limitaciones cuantitativas y cualitativas del material epigráfico.

Al lector de este artículo le resultará imposible seguir el camino recorrido por los descifradores, ya que en él se exponen sólo muy sumariamente los criterios seguidos para la reconstrucción del silabario lineal B. Deseamos que el material de las «Work-Notes» que Ventris ha hecho circular privadamente en reducidísimo número de copias sea publicado a continuación, al menos en sus partes esenciales, no sólo para facilitar un fecundo examen crítico por parte de los especialistas, sino para que resulten bien claros los méritos grandísimos que Ventris ha logrado personalmente con un método riguroso, sostenido y completado por una felicísima intuición.

El artículo de Ventris y Chadwick representa una de aquellas raras contribuciones que verdaderamente marcan una fecha en el progreso científico, y nosotros deseamos conduzca a un provechoso entusiasmo para que investigue sobre los textos minoicos y micénicos un número siempre creciente de estudiosos.—*E. Peruzzi y A. Tovar.*